

CULTURE/

«Daddy» Emprise avec le réel

Dans une pièce sidérante et très actuelle, Marion Siéfert et Matthieu Baryere explorent les mécanismes de prédation à travers un jeu vidéo.

Par ANNE DIATKINE et LAURENT GOUMARRE

C'est rarissime, un spectacle qui ne ressemble à rien de ce qu'on voit au théâtre en général et en particulier à l'Odéon (Paris VI^e), salle à l'italienne du cœur de la capitale, symbole de la bourgeoisie s'il en est, ici explorée dans ses ors comme dans son dépouillement le plus total. C'est peu fréquent, une pièce qui convoque à ce point l'intimité de chaque spectateur, sa manière d'être adulte et parent, sa relation aux autres, tout en le projetant dans un monde virtuel follement incarné. Et c'est finalement exceptionnel que le rôle principal soit tenu par une adolescente qui fait ses premiers pas sur scène, merveilleuse Lila Houel, qui incarne Mara, 13 ans, 15 ans dans la «vraie» vie – mais l'épithète «merveilleuse» accolée au nom de

la très jeune comédienne, n'est-il pas précisément ce genre de miroir aux alouettes que la pièce démonte ? Ce qui est vrai, ce qui est faux, l'explosion de l'entre-soi et des mondes chatoyants de la célébrité, désirables et horrifiques comme les dunes de neige qui composent le décor – subtil paysage scénographique signé Nadia Lauro – sont le sujet de *Daddy*, nom d'un jeu vidéo dans lequel un prédateur de 27 ans harponne une jeune fille qui habite avec ses parents dans la banlieue de Perpignan, et rêve de ne pas avoir la même vie qu'eux.

Sans foi ni loi

La troublante originalité de la pièce est d'utiliser la forme théâtrale, son pouvoir d'incarnation, pour représenter la puissance du virtuel avec une entrée en matière détonante où l'avant-scène sert, le temps d'un prologue, d'espace de projection à *Fortnite*, un jeu vidéo de survie, encadré par les douleurs du théâtre.

Après *Deux ou Trois Choses que je sais de vous*, sa première performance en 2017 où Marion Siéfert scrutait les traces que chaque spectateur présent dans la salle avait abandonnées aux réseaux so-

ciaux, après le *Grand Sommet*, où deux artistes vampirisent une petite fille absente, *Daddy* revient sur un moment de bascule dans la vie d'une très jeune adolescente, Mara, qui offre tout son talent

et sa sincérité à un inconnu sans foi ni loi rencontré dans le jeu vidéo. Il s'appelle Julien «c'est l'hyperphotogénique et troubleur Louis Peres», il a quatorze ans de plus, suffisamment pour lui proposer

d'être son «Daddy», si et seulement si, elle entre dans le game; le pacte est faustien. Que veut Mara, 13 ans ? Devenir actrice pour de vrai. Mais comment faire quand on est une petite fille de Français moyens, père vigile, mère qui travaille en réa dans un hôpital en crise ? Julien a la solution : il va investir sur elle pour en faire une créature de jeu, entre triviale version stand-up à l'adresse du public – «qui parmi vous aime se faire sucer ?» balance avec une puissance comique désespérée Lou Chrétien-Février – prise de parole école Pierre Bourdieu sur le vécu de la mère de famille (Emilie

Scène hantée

Ce qui est extrêmement fort dans la mise en scène de Marion Siéfert, c'est qu'elle reprend à son compte la spectaculaire «liberté» créative des jeux vidéo : sans transition, Mara passe d'une scène hantée par le *Dracula* de Coppola à une séquence rythmée par la valse entendue dans le *Guepard* de



Daddy revient sur un moment de bascule dans la vie d'une très jeune adolescente. PHOTOS MATTHIEU BAREYRE

Spectacle monstre

Dans cette machine à jouer, Mara gagne des points. Sa «franchise», sa «liberté de ton» lui apporte une notoriété sur laquelle vont capitaliser les daddies aux commandes du jeu. On connaît le scénario, c'est un classique du cinéma : *All about Eve*; Mara pourrait bien effacer la star actuelle du jeu, performée ici par Jennifer Gold qui pour tant aura tout donné avec sa version «show girl» très Verhoeven de *l'Incesteux My Heart Belongs to Daddy* de Marilyn Monroe.

Et dans un effet de miroir saisissant, il en est de même pour nous spectateurs qui assistons siliés à la naissance en live d'une actrice. La durée du spectacle travaille l'enjeu dramatique : plus de trois heures, c'est le temps qu'il faut pour que Lila Houel reprenne le contrôle sur Mara, son personnage, son avatar théâtral.

Et dans une scène finale hallucinante, comme hantée par la *Carrie* de Brian

«Dans le monde capitaliste, il y a une curiosité prédatrice»

La metteuse en scène Marion Siéfert et le comédien Louis Peres reviennent sur la construction de «Daddy» pendant neuf mois.

L'une des surprises (et plaisirs) de *Daddy*, la première grande forme de Marion Siéfert, tient à sa distribution. Il est rare de voir sur un même plateau des acteurs expérimentés et novices qui viennent d'horizons aussi divers, du théâtre à texte, de la scène comme du cabaret. Parmi les découvertes, Lila Houel, 15 ans, et Louis Peres, qui joue Julien, le prédateur, et qui a l'âge du rôle, 27 ans.

Ce premier jour de relâche, on décide de laisser tranquille Lila Houel, tandis que Louis Peres, qui tourne une série, nous rejoint à la fin de l'entretien. Heureusement, l'autrice et metteuse en scène Marion Siéfert est bien là, en chair, en os et en avance.

Comment avez-vous rencontré Lila Houel ?

Marion Siéfert : J'ai commencé mes recherches en décembre 2021, et j'ai rencontré Lila Houel, qui vit à Saint-Lô, en Normandie, assez tôt, en mars 2022. J'étais impressionnée par sa détermination et son immense envie de jouer. Le thème de la pièce qui est très lourd, ne l'a pas découragée.

Comment le définiriez-vous ?

M.S. : Même si le mot n'est jamais employé dans le spectacle, c'est celui de la pédophilie. J'ai été frappée que la majorité des jeunes filles que j'ai rencontrées se sentent directement concernées. Quand on est très jeune, on se fait aborder constamment sur les réseaux par des hommes plus âgés. Chez mes jeunes interlocutrices, je sentais une

colère hyper forte de devoir supporter cet harponnement. On peut se sentir protégé par la virtualité, avoir le sentiment qu'on peut se déconnecter comme on veut. Mais j'ai entendu beaucoup de récits de jeunes filles traumatisées par des attaques, même si elles se passent par messages et par visio. J'avais fait un appel à témoignages et très vite, j'ai été submergée. Lila Houel est étonnante d'émotions non trafiquées. Mais c'est à cause de sa sincérité que son personnage se fourvoie, puisque son prédateur exploite son naturel...

M.S. : A cet âge, on n'est pas préparé à la malveillance. On éprouve un immense besoin de la reconnaissance des adultes qui rend vulnérable. La pièce montre comment la sincérité est récupérée. Dans le monde capitaliste et numérique, il y a une curiosité prédatrice de la vie des gens. L'expression de la vérité est captée et utilisée comme une marchandise. Face à Mara [le personnage joué par Lila Houel, ndr], son prédateur voit le gain que sa saisissante honnêteté ou naïveté peut lui rapporter. Il nie la

puissance d'émancipation de sa parole. En la récupérant, il la dénature, la vampirise. (Louis Peres arrive...)

Aviez-vous déjà joué au théâtre ?

Louis Peres : Je viens du cours Florent mais depuis la fin de mes études, je n'avais pas mis les pieds sur un plateau. Marion m'a fait passer une très longue audition d'une heure et demie. C'est unique ! Pendant les neuf mois de répétition, on a passé des heures à discuter du moindre mot, de la moindre intonation. Je pose beaucoup de questions. Je suis plutôt inquiet. Marion laisse la possibilité d'une construction minutieuse, avec

énormément d'échanges, de propositions, de citations.

La peur du public provient du fait qu'on sait très bien que la jeune fille est en train de se faire avoir. Comment avez-vous travaillé ce personnage de prédateur séduisant ?

L.P. : La ligne directrice a été donnée par les méchants au cinéma. La pièce est bourrée de citations de films, plus ou moins directs, comme le *Loup de Wall Street* de Scorsese par exemple. J'ai remarqué que les rôles de méchants deviennent intéressants dès qu'on travaille sur leur faiblesse. Avec Matthieu Baryere, qui a coécrit la pièce, Marion s'inspire de nos improvisations. Cette construction a permis de faire émerger Julien, qui continue encore à bouger.

En neuf mois, comment s'est construit le texte ?

L.P. : On a découvert une première moure lors d'une lecture à la table, on ne l'avait jamais lu auparavant. M.S. : J'avais besoin d'avoir leurs réactions à chaud, sans qu'ils ne préparent rien, et les acteurs étaient tout de suite à fond. J'ai été frappée par la violence qui se dégage de la pièce. Il a fallu adoucir non le propos, mais la tonalité. Ensuite, on a passé beaucoup de temps à soustraire, à complexifier des situations et les personnages grâce aux discussions avec les acteurs.

Jouer à l'Odéon, dans ce théâtre à l'italienne, au cœur de la capitale, qu'est-ce que cela implique ?

M.S. : J'ai pensé la pièce pour ce théâtre spécifiquement. Par son architecture, ses loges, sa cage de scène, ses dorures, il est resté une grosse machine à illusion. Aujourd'hui, le jeu vidéo est l'actualisation de ce besoin d'évasion. On retrouve à son sujet les mêmes questions qui traversent l'art dramatique : est-ce qu'il est moral, immoral ? Est-ce qu'il élève ? Est-ce qu'on s'évade ou s'y perd ? Il y a une force à travailler ces questions dans cette salle, à venir de pouvoir de la bourgeoisie.

Recueilli par A.D.



La pièce utilise la forme théâtrale pour représenter la puissance du virtuel.

ART ROCK

40 ANS 2023

MAY 26 27 28 SAINT-BRIEUC

ALT-J • CHRISTINE AND THE QUEENS • BENJAMIN BIOLAY
HAMZA • JEFF MILLS • EDITORS • DISIZ • IZIA • DINOS
PEDRO WINTER PRESENTE ED BANGER XX • IMANY
PIERRE DE MAERE • ADÈ • YUKSEK • MERYL • SILLY BOY BLUE
PRINCE WALY • ZAHO DE SAGAZAN • ASTÉROTYPE
PORRIDGE RADIO • PHILIPPE DECOUPLE • ART POINT M
B.B. JACQUES • THE PSYCHOTIC MONKS • ROCK'N TOQUES...

www.artrockfestival.com